

Lorsqu'il fut à l'entrée de l'allée dans laquelle s'était caché Floréal, il leva encore sa lampe comme pour voir au loin et à six pas devant lui aperçut son homme.

Il ne perdit pas son calme.

— Quo faites-vous là ? demanda-t-il.

— Vous le voyez, répondit Floréal, je ne suis égaré.

— Égaré ? Mais on ne monte jamais par le goyau comme vous l'avez fait tout à l'heure, Avancez un peu.

Floréal vint jusqu'à lui, Voltin lui éclaira la figure, et tous les deux poussèrent une exclamation de surprise.

Ils se reconnaissaient.

— Je vous ai vu déjà, reprit Voltin. Où !... je l'ignore... mais vous n'appartenez pas à la mine et je vais être obligé de vous arrêter.

— De quel droit ?

— C'est mon devoir.

— Ah ! Tu es aussi garde-chiourme, hurla le socialiste, pendant toute retenue ; et bien ! à nous deux...

Mon couteau !... ah !... fatalité !

Le couteau était là-bas, dans l'ombre, dans quelque trou, peut-être !

Floréal se prit la tête dans les mains et eut un geste de rage. Une idée lui traversa subitement l'esprit.

Et le trou du puits qui était béant là-bas ! cela valait bien le puisard réservé à l'ingénieur ! il reprit son air calme et regardant fixement Voltin :

— Voulez-vous que je vous dise où vous m'avez vu ? C'est aux arènes de Nîmes, l'année dernière !

Voltin, stupéfait de ce changement de ton, ne répondit pas, mais, s'écartant un peu, il fit signe au misérable de passer devant lui. Floréal avança et ils se trouvèrent côte à côte.

Surpris de sa docilité, Voltin ajouta :

— Vous allez descendre par où vous êtes monté, et en bas nous arrangerons cette affaire ; je vous ai vu ce me semble ailleurs qu'à Nîmes ; n'étiez-vous pas lundi sur les bords de l'Étang ?

Ils n'étaient plus qu'à un mètre de l'abîme ; une cage remonta rapide comme la foudre ; c'était le moment propice.

Floréal ne répondit pas, mais se précipitant, de toute sa force, contre Voltin, il le poussa du côté du vide.

L'attaque était imprévue, le mineur cependant y résista ; il se cramponna au dernier bois de la galerie qui se trouvait à sa portée.

Le coup était manqué ; c'était une lutte corps à corps qui s'engageait.

Voltin était robuste, mais Floréal l'était aussi, leurs torses se collèrent, leurs bras s'enlacèrent, ils luttèrent quelques secondes dans un silence absolu.

La lampe avait roulé à terre, elle brûlait dans un coin à moitié renversée ; les deux hommes soufflaient, leurs veines se gonflaient, et des lèvres serrées de Voltin une seule plainte s'échappait " Misérable ! Misérable ! " Floréal ne disait pas un mot, mais tous ses membres se raidissaient et il poussait toujours son adversaire vers le trou noir.

Dans la lutte, Voltin avait reculé d'un pas, le vide était là, derrière lui, menaçant, à quelques lignes de ses pieds ; la cage redescendit, et il lui sembla qu'elle le frôlait.

— Si tu pousses, je t'entraîne ! cria-t-il.

Maintenant, Floréal essayait de se dégager, mais Voltin tenait ferme.

Les deux corps eurent une oscillation ; ils penchèrent vers le vide, puis, instinctivement, ils eurent une réaction désespérée, et sous une formidable poussée de vent ils retombèrent dans la galerie, un chargement de berlines remontait, la colonne d'air ébranlé avait décidé de leur sort.

Ils roulèrent dans la terre humide et noire, Floréal était dessous, brisé par la lutte, contusionné par la chute de Voltin sur lui.

Le surveillant en vint facilement à bout.

Il déroula sa ceinture de laine, et maintenant son adversaire sous son genou, lui lia les bras et les jambes.

Floréal était atterré : il ne se dissimulait pas la gravité de sa situation ; il savait que depuis longtemps on était à la recherche des socialistes, et il ne doutait pas qu'on lui fit porter toute la responsabilité des faits qui depuis un an plongeaient Montceau dans la terreur. Cette fois, ce n'était plus avec huit ou dix mois de prison qu'il s'en tirerait comme lors de son article dans un journal de Lyon ; il voyait en perspective la cour d'assises, et, au bout, les travaux forcés. Il était pris alors d'accès de rage indescriptibles et les larmes roulaient sur ses joues.

Voltin, s'en étant rendu maître, l'observait depuis un instant, cherchant comment il pourrait, sans lui rendre la liberté de ses mouvements, le descendre au fond, ou le remonter au jour.

La première chose à faire était de prévenir. Il poussa donc Floréal assez loin de l'ouverture du puits et de l'échelle du goyau, et reprit sa lampe qui fort heureusement ne s'était pas éteinte.

Il allait enjamber le premier échelon et regagner le fond, lorsqu'une idée subite lui traversa l'esprit.

— Votre nom ? lui dit-il.

Floréal le regarda fixement et ne répondit pas.

— Vous ne voulez pas répondre ? Vous devez bien avoir des papiers sur vous ; nous allons voir ça.

Le geste de Voltin lui fit retrouver la parole :

— Ce n'est pas la peine, dit-il ; vous ne trouverez rien ; je suis d'Autun et je m'appelle Jean Charlot !

Le mineur eut un soubresaut et se releva. Si Floréal avait pu distinguer ses traits, il les eût vus pâles et contractés.

— Charlot ! murmura-t-il, d'Autun ! le frère de Nini ?

— Vous la connaissez ? reprit Floréal, stupéfait à son tour et essayant de se redresser.

— Oui ! répondit Voltin, d'une voix étranglée et tremblante d'émotion. Ah ! malheureux ! si votre mère savait !...

— Ma mère...

Floréal baissa la tête, et la relevant soudain avec des éclairs dans les yeux :

— Ma mère... dit-il, c'est la révolution ! !

Puis il retomba dans le plus profond silence, se demandant comment cet homme pouvait connaître celle qui lui avait donné la vie.

Voltin, lui, était hébété ; il ne questionnait plus : il était là, hésitant, ne sachant ce qu'il devait faire : se taire ou parler. Il s'arrêta au premier parti.

A quoi bon révéler à ce misérable qu'ils étaient de la même famille, il en profiterait pour comploter contre la mine avec plus de hardiesse. Cependant, il ne pouvait pas se résoudre à le faire arrêter. C'était le frère d'Eugénie, son propre beau-frère, et la honte de la Cour d'assises rejaillirait sur eux.

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit en une seconde ; il eut vite pris une résolution.

Il se remit à genoux, près de son prisonnier, approcha sa lampe et vit ses traits bouleversés par la peur, peut-être aussi par le remords et les souvenirs qui venaient d'être évoqués.

— Écoutez moi, lui dit-il, le nom que vous portez m'oblige à user envers vous d'indulgence. Votre mère me rendit l'an passé un grand service...

— A Autun ?

— A Autun... Je ne puis faire arrêter le fils de cette brave femme, mais vous allez me promettre une chose : ce soir, vous aurez quitté Montceau...

Au lieu de la prison et du bagne, c'était la liberté qui se présentait devant Floréal ; le malheureux hésita ; mais, avec une conviction qui touchait à la folie, il refusa net et répondit à Voltin :

— Faites de moi ce que vous voudrez, je n'ai rien à promettre !

Le mineur ne parut pas surpris, il dénoua la ceinture, et, un instant après, Floréal se relevait absolument libre.

— Descendez, lui dit Voltin, en lui montrant l'échelle ; je vous suis.